

Inaugurer la réflexion philosophique par la question du « sujet » ou du « je » peut s'imposer quand on comprend qu'il ne peut y avoir de pensée sans un sujet qui pense et dit « je pense », comme il ne peut y avoir de savoir sans un sujet qui sait et dit « je sais ». C'est probablement pour cette raison que le programme et les manuels de philosophie ouvrent le bal par cette thématique et ce, depuis des décennies.

En réalité, avec le temps, l'évidence d'un tel commencement a perdu de sa clarté, au point qu'il n'est pas rare que les professeurs préfèrent désormais amarrer leur cours sur d'autres rivages, celui de la culture ou celui de la politique en particulier. La

*Il ne peut y avoir de pensée sans un sujet qui pense et dit « je pense »*

raison ? Très certainement la difficulté à parler du « sujet » ou du « je », quand dans le même temps on se ressent soi-même, en tant que sujet, jeté dans un monde où les repères autour de l'individualité et de son identité sont devenus singulièrement flous. S'il est des leçons de philosophie qui se manifestent comme le reflet d'une évolution dans les idées et dans les mœurs, c'est à celles traitant de cette notion de sujet que l'on peut penser en premier lieu. Voyons ensemble de quelle manière cette évolution s'est opérée et pour commencer, faisons le point sur l'étymologie du mot « sujet ».

*Le terme de sujet désigne à l'origine l'être qui est soumis à une autorité*

*Le terme de « sujet » dans une acception moderne désigne un être conscient de lui-même*

Du latin *subjectum* qui signifie « ce qui se tient dessous », le terme de sujet désigne à l'origine l'être qui est soumis à une autorité. On parle dans ce cas, notamment, des sujets du Prince ou des sujets de la Reine. Un sujet dans ces conditions-là, est toujours peu ou prou privé au final de sa liberté de juger par lui-même et en conséquence d'agir de son propre chef. Ses jugements comme ses actions sont soumis à la volonté d'un autre. Tout à fait à l'inverse en revanche, le terme de « sujet »

dans une acception moderne désigne un être conscient de lui-même, véritable auteur de ses propres actes, apte à parler de lui à la première personne du singulier. Le sujet « je » pense à lui, pense en son nom, et se découvre capable de désirer, de vouloir, de mener des actions, de penser.

*Qu'est-ce qu'un  
« sujet » si ce  
n'est un terme  
étrangement  
confus ?*

Déjà, en partant de ces étymologies, un paradoxe pour ne pas dire une contradiction, s'impose à nous. En effet, la notion de sujet renvoie dans le premier sens à l'idée d'un être soumis à une autorité extérieure à lui-même et renvoie à l'inverse dans le deuxième sens à l'idée d'une personne se caractérisant comme centre décisionnel

autonome, en mesure d'inaugurer de nouvelles séries événementielles déterminées par sa volonté libre, en somme créatrice de sa propre histoire. D'une part, est donc « sujet » une chose soumise ou un être « assujetti », subordonné et passif ; d'autre part, est « sujet » également tout individu libre de choisir l'orientation de son existence en fonction de sa volonté. Qu'est-ce qu'un « sujet » si ce n'est un terme étrangement confus ?

Je m'arrête un instant dans cette exploration de la notion de sujet, d'abord pour signaler au lecteur curieux de savoir ce qu'est la philosophie que dans les lignes qui précèdent, un acte fondamental dans notre discipline et considéré comme essentiel au regard des exigences de l'épreuve du baccalauréat, vient d'être accompli : nous avons posé une problématique. D'apparence

*D'apparence  
contradictoire, la  
problématique  
engage la réflexion  
sur le terrain  
de l'analyse des  
concepts*

contradictoire, la problématique engage la réflexion sur le terrain de l'analyse des concepts, là où la pensée semble être destinée à rester dans une impasse. Les élèves apprendront bien vite à quel point la problématique est importante et combien elle est attendue dans une copie. En principe, sans problématique et manquant en cela la démarche propre à la discipline philosophique, aucune copie qui ne remplirait cette obligation ne devrait avoir la moyenne.

Aussi, on peut recommander aux parents souhaitant aider leur enfant dans leur scolarité en philosophie, de chercher avec eux des problématiques cachées derrière des concepts, des mots ou des situations. Vous allez voir, très vite cela peut devenir un jeu aussi divertissant qu'instructif.

*La philosophie : une matière à torturer l'esprit du « sujet »*

” Ensuite, J'aimerais aussi dépeindre le bref tableau d'une classe muette et désemparée découvrant en début d'année à travers cette première notion du « sujet » et à travers sa problématique, ce que représentera probablement pour cette classe durant toute l'année la philosophie : une matière à torturer l'esprit du « sujet », justement. Tirillés entre d'un côté le devoir de parachever leur éducation en dernière année de lycée et d'un autre côté un désir contraire les incitant à faire ce que bon semble à leur jeunesse – autrement dit à s'évader – les élèves, bien que respectueux dans leur comportement (après tout, nous n'en sommes, au bout de deux ou trois heures de philosophie depuis la rentrée, seulement encore qu'au commencement du parcours, et le professeur bénéficie de cet « état de grâce » que l'on accorde ordinairement à toute nouveauté), n'en restent pas moins perplexes en écoutant la double définition de la notion de sujet, expérimentant simultanément ce que pouvoir dire « je » implique sur le plan existentiel : « Mais qu'est-ce que je fais là ? » paraissent dire les regards interrogateurs d'un public qui vient d'entrer de plein fouet dans la démarche philosophique. Et alors, faut-il entendre par « sujet » un être libre ou un être soumis ?

Parfois, soit parce qu'il est plus courageux et moins timide que les autres, soit parce qu'il est plus inquiet, un élève ose demander dès le départ des précisions sur l'orientation que s'appête à prendre la leçon.

– *Mais ça sera toujours comme ça, la philosophie ? demande-t-il. Interrogé à son tour sur le « sujet » exact de sa question, il reste un instant coi (après*

“ *Mais ça sera toujours comme ça, la philosophie ?*

tout, il vient d'entendre un troisième sens du mot « sujet » !), réfléchit, et certainement parce qu'il ne se sent pas en mesure de mettre des mots sur ce qu'il éprouve devant l'incroyable nouveauté de l'ouverture que le professeur de philosophie est en train de tailler dans ses habitudes de penser, l'élève se contente de cette formule qui à la fois dit beaucoup et ne dit rien :

- Parce que c'est un peu bizarre tout ça, quand même.

“  
*C'est parce que le sujet a les moyens d'affirmer une telle relation entre lui et ce qui l'affecte de façon variable qu'il se ressent comme identique dans le temps*

Ce que je suis en tant que « sujet », c'est justement tout ce que « ça » n'est pas. Tandis que « ça » n'est rien d'autre que du bizarre, de l'innommable et du confus indescriptible dont les limites sont indéfinissables quelles que soient les circonstances, « je » possède une identité : le sujet a un nom, il est nommé. Par ailleurs, le sujet possède une continuité dans le temps et peuvent lui être ramenées comme lui appartenant toutes ses perceptions, ses émotions et ses idées, mobiles et changeantes quant à elles. Ce sont mes perceptions, mes émotions, mes idées, peut dire le sujet. Et c'est parce que le sujet a les moyens d'affirmer une telle relation entre lui et ce qui l'affecte de façon variable qu'il se ressent comme identique dans le temps. « Je » est donc en moi tout ce qui ne varie pas quand tout le reste de mon vécu et de ma pensée évolue. Pourtant, ce qui fait de nous des « sujets » se donne-t-il à penser de façon évidente ? Cela n'est pas certain.

*Je demande aux élèves s'ils ont pensé à se munir des deux photographies datant de leur plus petite enfance, de leur enfance, et d'une troisième plus récente, comme il avait été convenu lors du cours précédent. Ils sortent leurs clichés. J'interroge alors l'un d'entre eux à propos de la représentation d'un nouveau-né.*

- Qui est sur la photo ?
- Moi, me répond l'élève en question.
- Comment pouvez-vous en être certain ?
- Je sais que c'est moi.
- D'accord, mais comment le savez-vous ?
- On me l'a dit, continue l'élève.
- Vous savez que c'est vous parce qu'on vous l'a dit ! Curieux... Vous ne ressentez donc rien au fond de vous qui vous indique que ce bébé, c'est vous ? Avez-vous besoin qu'on vous le dise pour le savoir ?

- *En fait oui, admet l'élève. Je sais que c'est moi, on me l'a dit, c'est comme ça que je le sais.*
- *Et vous avez d'autres photos avec vous ?*
- *Oui j'ai celles-ci, fait l'élève en montrant celle d'un jeune garçon, et également un portrait sur une carte d'identité.*
- *Est-ce qu'on peut dire que ce sont des représentations de la même personne ?*
- *Oui, c'est moi là aussi.*
- *Et comment pouvez-vous dire que c'est la même personne, et qu'en l'occurrence cette personne c'est vous ?*
- *Parce qu'on me l'a dit.*
- *Vous avez donc besoin qu'on vous dise que c'est vous sur les photos. Et pourtant, comme ce sont des photos de vous, on s'attendrait plutôt à ce que vous sachiez de façon évidente et à partir de votre ressenti personnel qu'il s'agit de vous-même dans différentes phases de votre vie.*

Je me tourne vers l'ensemble de la classe. L'élève qui déjà avait trouvé le point de départ « bizarre » a cette fois une mine absolument contrariée. Sans doute vient-il de faire par lui-même l'expérience de ce nouveau paradoxe : un sujet en tant que personne est ce qui peut être considéré comme une identité stable à laquelle peut être rattaché un certain nombre de modulations émotionnelles, corporelles et intellectuelles, sinon « mes » émotions, états physiques, pensées, ne seraient pas « les miens », mais seulement des émotions, des états physiques ou des pensées volant dans l'air ou appartenant à un autre que moi. Mais pour autant, aucun sujet n'arrive à se sentir pleinement dans la continuité de lui-même. La mémoire manifestement constitue un obstacle majeur. Et je ne sais même pas pourquoi je peux dire, quand le souvenir est défaillant, en quoi j'ai pu être telle ou telle personne à un moment donné. Pour beaucoup d'adolescents ce qui paraît affligeant à ce moment-là de notre réflexion, c'est l'idée que ce qui devrait être le plus intimement clair à notre esprit, à savoir le « je », ne l'est pas et ne le sera sans doute jamais, car le sujet paraît condamné à se considérer dans une certaine opacité. Insidieusement, le professeur de philosophie leur glisse à l'oreille que les efforts considérables et parfois désordonnés qu'ils déploient pour apprendre à savoir

qui ils sont seront vraisemblablement vains. En même temps, ils comprennent pourquoi dans le monde des parents et des adultes, certaines grandes personnes se comportent encore comme si elles n'avaient pas fini de grandir, semblant chercher longtemps un choix de vie qui pourrait convenir à ce qu'elles sont, puisque ce que nous sommes oscille dans le plus grand des paradoxes entre l'identique et le toujours variable.

Sommes-nous ainsi condamnés à devoir en conclure que le « sujet » n'est qu'un mot voué à la contradiction et dénué de sens clair ? La réponse est non, car un « sujet », qu'il se rapporte à une personne pensante ou à l'acteur grammatical d'une proposition linguistique, ne peut être autrement conçu que comme cette espèce de substrat ou support fixe sur lequel apparaissent diverses caractéristiques lui appartenant en propre. Ce qui change ne saurait être ce substrat. Ce qui change n'a pas non plus le pouvoir de rendre changeante l'identité fondamentale de l'être en question : en effet, je ne peux pas dire « je change » sans me contredire moi-même, puisque si « je » change, le « je » n'est plus le même « je » quand je dis qu'il change – et alors je ne parle donc plus de la même personne.

Ainsi, dire « je » change, implique qu'il n'est pas possible de dire que c'est de « moi » dont je parle. Si je pouvais dire « je » change, cela signifierait que je parlerais du moi, puis du non-moi dans une série variable de déterminations spécifiques, comme si je n'étais plus qu'une collection d'êtres différents entre eux et dont il serait définitivement impossible de dire qu'ils sont juste des aspects divers d'un moi quant à lui bien unique, ni qu'il serait même possible de trouver un lien quelconque entre ces états divers entre eux. Ce qui change quand on dit « je change », ce n'est pas le sujet, ce n'est pas le « moi », mais des actes et des représentations du sujet, c'est-à-dire des goûts, des avis, des envies, des projets, en somme des pensées. Il faudrait en réalité plutôt dire « des choses en moi changent ». Le sujet, lui, en tant que sujet, est au contraire invariable.

C'est à René Descartes, philosophe français (1596-1650), que nous devons l'approche moderne de la question de la notion de sujet et avec cela, une nouvelle façon de concevoir la personne et surtout la réalisation d'un

véritable renversement en philosophie. Au lieu d'attacher la recherche de la vérité uniquement à la mise en évidence des lois de la nature et des procédures correctes des raisonnements comme c'était le cas depuis l'Antiquité, Descartes le premier (d'autres philosophes de l'époque moderne empruntent ensuite ce chemin) recentre toute la réflexion autour du sujet et de ses facultés de penser en en faisant le point de départ le plus évident de toutes les pensées. Dire « je pense », ou « je suis un sujet pensant », devient avec Descartes la chose la plus évidente au monde et nos idées dans leur ensemble, y compris les vérités scientifiques qui se voudraient les plus objectives possibles, prennent leur sens à partir de cette évidence de la subjectivité. Dans le *Discours de la méthode*, IV<sup>e</sup> partie (in *Œuvres philosophiques*, éd. Classiques Garnier, texte établi par F. Alquié, tome 1, Paris, Bordas, 1988, p. 602-603), texte de 1637 écrit de façon notable en français pour être compris du plus grand nombre, Descartes, qui expose ses recommandations méthodologiques pour découvrir la vérité en sciences, pose les bases de la pensée moderne du sujet en ces termes :

« *Je suis un sujet pensant* », devient avec Descartes la chose la plus évidente au monde

---

*Je pense, donc je suis*

« À cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et parce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étais sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations. Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir, quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. »

---

Si on peut dire que Descartes pose les bases de la pensée moderne dans cette œuvre, c'est avant tout parce que pour la première fois le sujet qui se pose comme un « je » se trouve au centre de la pensée théorique. Certes en 1637 on a déjà des textes écrits à la première personne, comme des confessions, à la façon d'un saint Augustin ou d'un Michel de

Montaigne. Mais une telle définition du sujet qui découvre l'évidence de ce qu'il est en tant que sujet pensant est entièrement nouvelle. Tandis que les représentations que le sujet a du monde (qu'il s'agisse d'images ou de perceptions) d'une part ou de représentations mentales logiques et mathématiques d'autre part, peuvent toutes être douteuses – puisque parfois elles s'avèrent parsemées d'erreurs –, moi qui pense, même quand je pense mal, j'existe inévitablement, du moins j'existe comme pensée.

“  
*Pour la première fois  
le sujet qui se pose  
comme un « je » se  
trouve au centre de  
la pensée théorique*

“  
*Le philosophe pose  
sur la subjectivité  
les fondements de  
la recherche de la  
vérité objective*

À partir de l'expérience que le sujet fait de cette première certitude, Descartes entend bâtir solidement une science moderne encore à ses balbutiements en 1637. Paradoxalement, le philosophe pose sur la subjectivité les fondements de la recherche de la vérité objective, comme s'il fallait d'abord cerner notre pouvoir de connaître avant d'établir de réelles connaissances. Descartes officialise ainsi, alors que l'humanisme en arts et en littérature n'est déjà plus un courant nouveau, la prééminence de l'humain, de la personne, du « je », du « moi je pense », dans la philosophie – et plus largement dans la culture occidentale moderne. Au XVII<sup>e</sup> siècle, cette place qu'occupera désormais le sujet dans la philosophie moderne est encore loin d'aller de soi pour quiconque n'aurait pas encore intégré en lui-même la vision d'un monde plus centré sur l'homme qu'il ne l'a été jusqu'alors.